

La seconde carrière d'Henry Lacoste. Petit séminaire de Mugeru et grand séminaire régional du Kivu à Muresa

projets 1958 – réalisation de l'aile des classes du Petit séminaire 1959

Le voyage d'Afrique

Du 22 décembre 1957 au 4 mai 1958, Henry Lacoste accomplit, à l'invitation de l'évêque de Bukavu (Costermansville) Mgr Vansteen, et probablement à l'initiative de son fils André, Père Blanc missionnaire d'Afrique en mission au Kivu depuis quelques années, ce qui devait rester son seul voyage au Congo belge. L'évêque confie à Lacoste l'élaboration de deux projets : le Grand Séminaire de Muresa et le Petit Séminaire de Mugeru. Les terrains, tous deux situés sur la rive Ouest du lac Kivu, appartiennent à l'évêché de Bukavu. Muresa est situé au centre d'une grande plaine alluviale, à quelques kilomètres de Bukavu. Mugeru est situé sur une presqu'île, à une vingtaine de kilomètres de Bukavu. À Muresa, tout est à initier. À Mugeru, une plus ancienne fondation existe. Il s'agit d'une grande cour rectangulaire d'environ 50 x 100 m, bordée d'ailes de briques sur trois côtés : à l'Est, un long corps de logis à portique sur arcades, de part et d'autre d'une grande église en briques, à l'ouest, sur toute la longueur de la cour, un corps de communs étroit, qui contient en son milieu le porche d'entrée; au Sud, deux corps de logis détachés.

Durant son séjour africain, Henry Lacoste réside, pour l'essentiel, à Muresa, à Mugeru, et à Bukavu où il est logé à la Procure des Pères Blancs. Nombreuses sont les sollicitations qui, très certainement, le détournent de l'étude des deux principaux projets. À la Procure, ecclésiastiques et laïcs le consultent. Ils veulent des plans. Les demandes se font souvent pressantes. Les besoins sont multiples. Les moyens sont réduits : il faut construire « à l'économie ». L'architecte, expérimenté – il a 73 ans -, les aide à rédiger leurs programmes. Il dessine. Bâtiments scolaires, équipements sanitaires, églises, chapelles, cuisines, dortoirs... : une généreuse contribution, encore quasi entièrement à défricher, à l'édification d'une région.

Tout reste à découvrir aussi sur un excursus de 40 jours à Kasongo (du 12 janvier au 22 février, à trois heures d'avion de Bukavu) durant lequel l'architecte « s'esquinte », comme le dit son fils Denis, à satisfaire un évêque, Mgr Cleire, qui programme pour les années à venir la réalisation de travaux pour un montant de 500 millions de francs belges.

Muresa

Les archives conservent, de la main de l'architecte, trois plans-masse successifs, en 4 séries de plans: le premier et le deuxième plan-masse du 29 mars '58 à Mutesa, le troisième – réélaboration du deuxième – du 25 avril 1958 à Mugeru, le quatrième assorti d'une série de 4 plans de bâtiments (n°2 à 5) datés du 21 juin au 1^{er} juillet '58 à Bruxelles

On sait le sort réservé au projet : dans l'atelier, à Auderghem, un certain frère Albert – en séjour à Bruxelles et que l'évêque a chargé de l'exécution – reste « muet comme une

carpe », et réalise ensuite le Grand Séminaire suivant ses propres plans qui, paraît-il, ne présentent pas une once de ressemblance avec ceux d'Henry Lacoste.

Mugeri

Les archives conservent quatre séries de plans : la première (plans n°1 à 4) du 14 juillet '58 et du 17 août '58, la deuxième (plans n°1 à 3) du 3 septembre '58, la troisième non datée (deux planches « levé à Mugeri en février 1958 ») et la quatrième « pour André et Denis » de mai '59.

Les deux premières séries exposent deux hypothèses différentes pour un nouveau complexe qui prévoit, dans les deux cas, à la fois, une importante fondation nouvelle, et la restructuration d'une partie de l'ancienne fondation. Dans ces deux premières séries, la nouvelle fondation est indépendante de la fondation antérieure par l'orientation et par le choix d'un système d'implantation « à ailes déboîtées », autour d'une grande chapelle sur plan circulaire couverte d'une coupole. La troisième et la quatrième séries se développent à partir d'un choix plus radical : elles confirment la grande configuration à cour de fondation antérieure comme base du projet. La troisième série développe autour de la grande cour un très important complexe de classes et de dortoirs. La quatrième série – en une seule planche - expose les plans, coupes et élévations d'une nouvelle aile en forme de T dont les locaux - six classes et une grande salle des fêtes – sont alignés sur l'élévation vers la cour de l'ancien corps des communs auquel elle se substitue, et reliés par un portique (la « barza » indispensable en cette terre de forte pluie et de soleil équatorial). Ces derniers plans, qui témoignent de la forte restriction de moyens que subit le projet, exposent l'hypothèse à laquelle ressortit, en définitive, le bâtiment tel qu'il a été réalisé.

L'unique bâtiment dont il soit possible, à l'heure actuelle, d'attribuer la paternité à notre architecte sur le continent africain – le bâtiment des classes - est, sans ambiguïté, la pièce maîtresse de cette quatrième série. La fidélité de l'« oeuvre sous le soleil » aux tracés lacostéens est due pour l'essentiel à l'assistance régulière que les fils de l'architecte – tous deux enseignants au Kivu en cette période - ont prodiguée au cours du chantier, qui s'est déroulé pendant l'année académique '58-'59. On doit à leur insistance auprès de la maîtrise d'oeuvre ecclésiastique locale la réalisation de l'audacieuse charpente asymétrique qui permet d'éclairer les classes par dessus le portique.

L'engagement d'un architecte confirmé

Nous avons repéré ici quelques uns des principaux épisodes d'un *iter progettuale* dont nombre d'autres épisodes resteront sans doute inconnus, et dont le sens ne s'éclaire qu'en les réinscrivant en une plus ample courbe. Même si certains éléments issus des premiers projets « africains » se reproposent encore – à 30 ans de distance – comme cette église ronde à coupole « croisée » qui, leitmotif symbolique, règne toujours au sein des grandes compositions de Muresa et Mugeri, le voyage d'Afrique conduit l'architecte à une radicale mise l'écart du *décorativisme* qui hantait ses compositions « africaines » antérieures. Il le conduit aussi à une recherche, à l'allure un peu hésitante, mais assez nettement mue par un *désir d'adaptation aux conditions du lieu* : un parcours qui conduit Lacoste tout à la fois à une réduction à l'essentiel des éléments du vocabulaire et à une amplification du champ de la composition qui éloigne ses plans-masse des schémas de la tradition Beaux-Arts. Face à l'Afrique réelle, paradoxalement, mais aussi peut-être nécessairement, l'Afrique fantasmée s'éloigne. Et ressurgit chez Lacoste la conscience d'un rôle plus fondamental de l'architecture. Muresa et Mugeri, dans leurs formulations généreuses, apparaissent alors, bien plus que comme deux chefs-d'oeuvre, comme les parties initiales d'une plus vaste *architecture territoriale*, dont la raison d'être dépasse largement le besoin insatiable d'autoaffirmation qui affecte quasi toute la production des architectes européens du temps. Les classes de Mugeri restent sur les lieux la seule trace certaine du dessein lacostéen : trace partielle mais toujours porteuse de l'espoir qui l'a suscitée, et, à ce titre, point d'appui toujours possible pour le projet d'une future architecture de la région.

Les événements politiques qui marquent le tournant des années '50-'60 mettent définitivement un terme à la « seconde carrière » naissante d'Henry Lacoste. L'espérance qui anime Lacoste - il voit en l'Afrique « l'avenir de l'humanité » - est pourtant bien celle qui animera bientôt en Europe une génération d'intellectuels, et – parmi eux – des architectes qui redécouvriront, dès le début des années '60, la possibilité d'une architecture libérée de la tyrannie de l'idéologie du « chacun pour soi ».

Qu'en 1958, à l'heure où l'Europe entière se presse à Bruxelles à une grande messe dont le faste « décontracté » prépare l'opinion publique occidentale au grand marchandage qui allait

ouvrir la voie au régime cynique du néocolonialisme où nous sommes aujourd'hui encore, mais aussi – et parallèlement – au mouvement de déstructuration de plus en plus désinvolte du territoire européen ; qu'en 1958 donc un architecte reconnu, en pleine possession de ses moyens, âgé de plus de 70 ans, se munisse de son bâton de pèlerin pour partir à la rencontre de la réalité africaine ; qu'ensuite - après l' « indépendance » du Congo -, il s'engage sur la piste d'une exploration sur les éléments fondamentaux de continuité de l'architecture – une exploration qui fera de lui, à travers ses nombreuses contributions à l'Académie de Belgique - un des premiers redécouvreurs du néoclassicisme - ; que, de surcroît, cet architecte se détermine encore à livrer au public l'état de ses études sur les règles architectoniques du tracé de villes anciennes telles Apamée et Tournai et cherche à porter à la connaissance de tous le rôle essentiel que jouent les édifices qu'il identifie comme éléments constitutifs par excellence du plus ample jeu de la construction du territoire : voilà qui devrait déjà suffire à nous persuader que nous sommes en train de découvrir une figure d'architecte de premier plan, dont la contribution peut nous aider à affronter aujourd'hui les questions principales du projet, à vrai dire presque complètement ignorées au profit de faux-débats, les questions principales du projet de l'architecture : celles à travers lesquelles l'architecture pourrait recommencer à être comprise comme exercice fondateur d'un domaine public.